

L'ORGANE DE LA MILICE

JOURNAL MILITAIRE, LITTÉRAIRE ET NATIONAL.

PARAIT LE JEUDI.—Payable d'avance.

AVANT TOUT PROTÉGEONS NOS FOYERS.

AMYOT, FRENETTE ET CIE., *Editeurs-Prop.*

FEUILLETON

DE

L'ORGANE DE LA MILICE.

LE COLONEL DUHAUMERY

OU

La Richesse du cœur.

(Suite.)

Disant cela, elle indiquait sur le pupitre quelques lignes tracés au crayon sur un feuillet blanc. Pauline s'approcha et lut le nom de son père ! Ce papier, c'était une lettre de larmes et de repentir que Michel adressait à M. de Martens. Pauline ne put se défendre d'un certain attendrissement à la vue de ces lignes que l'émotion la plus sincère avait dictées. Elle lut et relut plusieurs fois ces phrases inachevées qui demandaient grâce et pardon. Elle comprit pour la première fois le cœur de Michel et toute la grandeur de son amour.

—Il supplie ! dit-elle, il s'humilie ! il promet de s'éloigner. Ah ! quoi qu'il ait fait, maintenant je ne puis le haïr.

Et elle tenait le papier d'une main mal assurée ; et une larme, limpide et scintillante comme une goutte de rosée, tremblait au bord de sa paupière.

—Où est-il ? demanda-t-elle sans lever les yeux, et bien certaine que sa question irait au cœur d'une mère.

La vieille Philippine saisit la main de Pauline et la porta à ses lèvres.

—Il est sans doute à faire le guet dans les environs.

—Ainsi nous sommes seules ici ? Deux femmes isolées, sans secours ! Oh ! cette pauvre demeure ! Il semble qu'elle soit plus triste depuis quelques instants.

—Depuis que Michel est sorti, ajouta Philippine.

—Vous qui connaissez le cœur de votre fils, reprit Pauline après un moment de silence, vous qui êtes la confidente de ses pensées, dites-moi, que va-t-il faire à présent ? Il parle de s'exiler. Est-ce possible ? Ne le retiendrez-vous pas, vous sa mère ? Quels sont ses projets ?

—Ses projets ! répéta tristement la pauvre femme, hélas ! il n'en a plus ! Tous ses projets, il les rapportait à une seule pensée, et c'était vous !

Pauline recommença la lettre et parut concentrer toute son attention dans cette lecture. Philippine continua :

—Je l'ai bien longtemps blâmé de ce fol amour ; mais il n'entendait pas. Aujourd'hui il faut qu'il y renonce ; et sa dernière ressource sera de partir pour l'Italie, et d'aller se faire tuer au service du général Bonaparte.

Pauline tressaillit involontairement, et lui prit le bras.

—Et dire, reprit la vieille en sanglotant, qu'il aurait pu se marier depuis longtemps avec la fille la plus riche de cette province, s'il eût voulu ! Mais la tête lui tournait, pauvre enfant ! Il ne pensait qu'à vous !

—Ne pleurez pas ainsi, ma mère !

Il est bien coupable ! mais il est si malheureux ! Je ne veux pas l'excuser. Pourtant, je l'ai toujours trouvé si bon et si loyal !

—Ne dites-vous pas, interrompit Pauline, qu'il m'a toujours aimée ?

—Oh ! répondit Philippine en joignant les mains, regardez autour de vous ! Votre image était sa pensée de tous les instants ! Ce portrait (elle alla soulever un rideau qui couvrait une toile), ce portrait est le vôtre, qu'il a fait de souvenir. Mais (elle laissa retomber la voile) il n'y faut plus penser ! Mon pauvre fils en mourra peut-être.

—Écoutez !

Un des volets de la fenêtre donnant sur le jardin venait de s'ouvrir. C'est ce bruit qui avait effrayé Pauline. Presque aussitôt une tête d'homme s'était avancé dans l'ombre. Puis le volet s'était refermé, et l'on avait frappé trois coups à la porte.

—Serait-ce mon père ? dit Pauline.—C'est quelque voisin ou Daniel peut-être ! Voyons. N'ayez pas peur, ma chère demoiselle.

La vieille Schirmer alla ouvrir, et recula toute tremblante à la vue d'un étranger. C'était le jeune marquis Edouard de Lescas. Pauline le reconnut, et comprit que cet homme était amené par quelque projet sinistre.

—C'est vous, monsieur !

—C'est moi, répondit le marquis, d'une voix brève. La mère, laissez-nous.

—Ne me quittez pas, mère ! Ne me quittez pas ! dit Pauline en s'attachant vivement au bras de la vieille Schirmer.

Mais le marquis ajouta avec un ricanement sinistre :

—Allez donc, la mère ; votre fils a besoin de vous !

Philippine remarqua alors que cet homme était armé. L'absence prolongée de Michel, cette nuit sombre, l'orage qui s'approchait, tout cela remplit son cœur d'une telle épouvante qu'il lui fut impossible de rester dans cette chambre un instant de plus. Elle sortit.

—Où est Michel ? demanda Pauline avec anxiété ?

—Vous voulez dire : Où est le comte Adriaui Sapi, n'est-ce pas, belle dame ? ne craignez rien pour votre époux ; aucun danger ne le menace. Encore une fois, ne tremblez pas ainsi.

—Monsieur, je n'ai pas peur de vous, reprit Pauline d'une voix plus assurée. Je ne suis pas seule ici.

—Seule pour le moment, pardon ; très seule je vous assure. Mais les instants sont comptés. Écoutez-moi, Pauline ! cet homme qui vous a trompée, vous ne l'aimez pas, ou, pour parler exactement, vous ne l'aimez plus. Vos yeux sont dessillés à présent, et vous n'êtes pas de ces jeunes héroïnes qui s'obstinent à continuer un roman dans une chaumière. Quel lieu que celui-ci ? quel asile pour vous ! Ces murs sont-ils dignes d'être glorifiés par votre beauté ? Est-ce à vous qu'il convient d'être la compagne d'un misérable paysan ? Pauline, vous avez repoussé mes vœux autrefois : accueillez-les maintenant. Cet hymen était une épreuve, que vous ne sauriez m'opposer comme un obstacle. Il n'y a de réel en tout ceci que mon amour. Un dernier mot : ma voiture attend près d'ici ; consentez à fuir. Nous partons ensemble ; et ce bonheur, cette fortune, ce luxe que vous cherchiez, cette opulence qui vous attirait, vous aurez tout, je mettrai tout à vos pieds. J'oublie vos dédains passés, vos mépris ; je ne me souviens que de votre beauté et de mon amour !

Pauline avait écouté d'abord avec stupeur. Ces derniers mots la firent rougir d'indignation. Elle se tourna vers M. de Lescas, et le bras étendu vers la porte :

—Sortez, monsieur ! lui dit-elle en le regardant fixement.

M. de Lescas recula de surprise.

—Sortez ! répéta Pauline avec force : vous êtes ici chez mon mari ! et cette demeure, si pauvre et si humble qu'elle soit, est une retraite que je tiens pour sacrée, et où Dieu me protégera. Vous parlez de celui qui ma trompée ! Sachez que je le préfère à vous M. de Lescas ! et que je le préférerais encore, fussiez-vous celui dont il portait le nom. Allez.

—Ainsi, reprit Lescas d'une voix étouffée par la colère, votre orgueil n'est pas terrassé par cette leçon ! Ainsi, vous affrontez cette lutte, cette vie indigente, humiliée !

—Humiliée ! non pas !

—Pensez-y, Pauline ! Il en est temps encore. Oh ! écoutez-moi !

Tout en parlant, Edouard de Lescas se rapprochait de Pauline. Il voulut lui prendre la main : elle ne put réprimer un cri d'effroi.

—Mon père ! s'écria-t-elle, pourquoi vous ai-je quitté ! Pourquoi suis-je ainsi abandonné ? Monsieur, j'en appelle à votre honneur ! Vous ne resterez pas plus longtemps ici. Vous respecterez ma faiblesse, mon malheur, si vous voulez ! Vous sortirez tout de suite, M. de Lescas, je vous en conjure !

Elle joignait les mains avec désespoir, et ses yeux, fixés sur les yeux impassibles de M. de Lescas, exprimaient tout à la fois la prière et l'épouvante. A cet instant la porte s'ouvrit. Le ciel envoyait un défenseur à Pauline. Michel Schirmer apparut sur le seuil au moment où Lescas, saisissant Mlle. de Martens dans ses bras, essayait de l'entraîner hors de la cabane.

—Au secours ! criait Pauline. A moi, Michel, à moi ! N'ai-je donc personne ici pour me protéger ?

Mais Lescas, opposant la force à ses cris, se dirigeait vers la porte.

Il se heurta contre Michel.

—Vous ne m'attendiez pas, dit celui-ci avec calme.

Puis, s'adressant à Pauline :

—Vous m'avez appelé, ajouta-t-il : me voilà.

Il dégagait Pauline de l'étreinte du marquis.

—Ah ! épargnez-le ! épargnez mon mari ! s'écria Pauline en voyant que M. de Lescas armait un pistolet dont il menaçait Michel.

Mais celui-ci, toujours calme et dédaigneux, défiait le marquis du regard.

—Honte à vous, lui dit-il, qui n'avez de courage que pour insulter une femme sans défense ! Vous voilà devant un homme qui vous met au défi d'ajouter un mot, de faire un pas de plus ! Oh ! ne me regardez pas ainsi ! Je ne suis plus votre complice !

Il jeta une bourse d'or au pieds de M. de Lescas.

—Reprenez votre argent, Judas ! Bien, c'est cela ! Ramassez-le ; qu'on voit un noble marquis, l'héritier de la fière maison de Lescas, se courber jusqu'à terre !

—Vous me demanderez pardon de tout ceci quel que jours, monsieur !

—Hé quoi ! interrompit Michel avec violence, encore ici ! Ne voyez-vous pas que moi aussi je suis armé ? Marquis de Lescas, va-t'en ? Je te fais grâce de la vie. Marquis de Lescas, je te tiens pour le dernier des misérables !

Un rire forcé contracta les lèvres du Marquis.

—Ah ! Ah ! dit-il avec un salut dérisoire, monseigneur se fâche ! Ah ! monseigneur, cette colère n'est pas de bonne compagnie. Vous dérogez, ma parole d'honneur. Allons, je sors. Adieu, comte Adriaui ! jusqu'au revoir.

(A continuer.)